

**Compte rendu d'Antoine Gautier (Paris IV-Sorbonne)
pour la revue *Zeitschrift fur romanische philologie* (2009)**

Mathieu Valette, *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli* (Bibliothèque de Grammaire et de Linguistique, vol. 24), Paris, Champion, 2006, 316 p.

L'ouvrage de M. Valette est sous-tendu par un projet à la fois très personnel et d'une large portée. C'est en effet par l'entremise d'une œuvre foisonnante, relativement peu diffusée et réputée difficile, celle du linguiste français Gustave Guillaume, que l'auteur entend aborder un vaste pan de l'histoire et de l'épistémologie des sciences du langage. L'investigation repose sur l'hypothèse que la psychomécanique du langage puisse être décrite comme la «première linguistique cognitive française» [11], postulat fondé sur un certain nombre de «présupposés ontologiques» communs à la psychomécanique et aux théories de la cognition [12]. Loin de confronter des théories monolithiques, l'étude de M. Valette s'attache à retracer le cheminement de la pensée de Guillaume, à voir émerger dans son œuvre, nourrie par son époque, les problématiques affines de la cognition. En débordant les travaux du seul Guillaume pour s'attacher à ceux de trois linguistes de la génération suivante (B. Pottier, M. Toussaint et A. Culioli), l'essai tente de mettre en évidence certaines propositions constitutives d'un paradigme français de la linguistique énonciative et cognitive.

Ce paradigme est défini dans la première des cinq parties de l'ouvrage («Problématique»), qui pose les concepts fondamentaux de la cognition et de l'énonciation, puis rappelle les principales étapes constitutives de cette dernière. Les linguistiques cognitives et énonciatives, explique Valette (chap. 1), sont façonnées par le concours de deux motifs paradigmatiques: la matrice aristotélicienne *dunamis (energeia) ergon* et l'opposition du *déterminisme* (mécanisme) et du *finalisme* (mentalisme); la rencontre de ces motifs est à l'origine de «l'aporie fondatrice» [32] de ces sciences, dont la caractéristique commune est d'étudier des configurations et des processus dont elles n'ont que le résultat. Le propos s'oriente ensuite vers le développement de la notion d'énonciation en France (chap. 2). Terrain laissé en friche dans le *Cours* de Saussure, la linguistique de parole n'est pas bannie des préoccupations du maître genevois, comme Bally et Séchehaye l'ont laissé croire [37]. Si le *CLG* fournit les éléments d'une définition de l'énonciation, c'est à Bally que l'on doit sa première problématisation, quoique Guillaume y travaille au même moment, de manière plus confidentielle. L'appropriation du concept par Benveniste s'accompagne ensuite d'un repli sur l'*ergon*: le processus d'énonciation par le sujet n'est étudié qu'à travers ses traces dans l'énoncé produit. Selon M. Valette, c'est à Culioli que l'on doit le «renversement paradigmatique» qui fait de l'énonciation «un processus de construction du sens métalinguistiquement restitué à partir de

l'énoncé» [42]. Il s'agit donc pour le linguiste de simuler¹ ce processus, tâche dont les sciences cognitives et la cybernétique ont fait l'une des clés de leur épistémologie.

La seconde partie de l'ouvrage («Pensée et langage chez G. Guillaume») considère les travaux du linguiste du double point de vue de la cognition et de l'énonciation. Elle s'ouvre sur un bref parcours biobibliographique (chap. 3) fort utile à embrasser une œuvre abondante, et dont la structure d'ensemble est peu lisible, diffractée qu'elle est par le choix d'une édition non chronologique. L'hypothèse d'un Guillaume théoricien de l'énonciation est, après examen, rejetée par M. Valette, qui préfère voir dans ses travaux une *problématisation* de la notion [75]. Les rapports de la psychomécanique avec la cognition (chap. 4) sont plus complexes encore: en s'attachant à la pensée, comme en témoigne son nom, la théorie guillaumienne a dû se défendre d'accusations persistantes de psychologisme [78]. Mais M. Valette met au jour la subtilité des rapports que la psychomécanique établit entre pensée et langage, la *saisie* jouant entre elles le rôle d'un «point de tangence» fondamental pour leur définition. Suit un court exposé sur les concepts fondamentaux de la psychomécanique, et notamment sur la question délicate de la nature du temps opératif: idéalisme ou matérialisme? Cette amphibologie, observe Valette, s'étend en fait à tout l'édifice théorique psychomécanique, que l'on peut lire tantôt comme une «fiction freudienne», ou bien approcher à la manière d'une «simulation» semblable à «celle des sciences cognitives» [95]. C'est là l'objet du chapitre 5, qui aborde l'intérêt tardif de Guillaume pour le substrat neurologique et soulève la question, relayée par A. Jacob, de «l'isomorphisme des structures nerveuses et des mécanismes linguistiques» [97]. La réflexion de Guillaume est hésitante, comme le révèlent les sources manuscrites, mais elle aboutit *in fine* à la conviction que «les mouvements de la pensée ont leur pendant dans le système nerveux» [103]. Dans le même temps, la psychomécanique franchit un seuil épistémologique important dans cette même direction, celle du cognitivisme, en conférant aux diagrammes non plus un statut de figuration commode, mais celui «d'image fidèle de la réalité psycholinguistique» [108].

Cela amène M. Valette à s'interroger dans une quatrième partie sur les rapports de la psychomécanique au cognitivisme. À travers le concept de *mécanisme*, constamment mobilisé par Guillaume, c'est à la cybernétique qu'est d'abord consacré l'exposé (chap. 6). Si le linguiste se révèle vivement intéressé par cette science, il formule à son encontre des réserves très clairvoyantes et se résigne bientôt à constater son échec. C'est, selon lui, le défaut d'une prise en compte *phénoménologique* du langage qui est à l'origine de cette faillite, ce qui conduit M. Valette à

¹ Ou de *modéliser* ces processus. M. Valette consacre des développements fort intéressants à cette distinction, cruciale en cybernétique.

examiner chez Guillaume (chap. 7) la conception du rapport de l'Homme à l'univers; cette analyse révèle que ce rapport est, en psychomécanique, plus déterminant dans la construction de la langue (*univers du en-moi*) que le fait social [142]. Ainsi la langue, résume Valette, a pour tâche d'affiner les représentations mentales en vue d'optimiser la portée pragmatique du discours, ce qui facilite en retour son propre travail; c'est ainsi que «la visée pragmatique du discours participe finalement à la reconstruction de l'univers idéal» [144]. *Cognition* et *énonciation* sont donc indissociables [150]. En soulignant comment, chez Guillaume, la puissance de la langue est essentiellement une puissance d'organisation du chaos de la pensée, M. Valette amorce un rapprochement fécond entre la phénoménologie guillaumienne et les théories modernes des systèmes: «l'autonomie de l'homme peut être assimilée à l'autonomie du système cognitif» [161]. De ce parallèle, Valette tire un modèle neurocompatible de l'acte de langage (au sens large, i.e. comprenant la construction de la langue elle-même) inspiré des propositions de Varela. Chose étonnante – dont le crédit revient à l'auteur de l'ouvrage plus qu'à Guillaume lui-même – ce modèle semble une suite naturelle aux dernières préoccupations du linguiste et non un aboutissement justifié par le gré des modes.

La quatrième partie est consacrée à deux aspects fondamentaux de la cognition guillaumienne: la notion d'*avant-science* (chap. 8) et la question de l'inconscient (chap. 9). La première permet d'aborder un aspect important de la réflexion guillaumienne, celle de l'épistémologue pour qui la langue est «une pré-connaissance qui serait à l'origine de la science proprement dite» [177]. Mais ce qui gouverne la science s'étend en fait à toute connaissance: l'avant-science recouvre le «rêve constructif», à savoir la «théorisation de la pensée au moyen de la mécanique intuitionnelle» [189]. Sur la question d'un inconscient guillaumien, l'observation des sources ne révèle au mieux qu'une tentative de théorisation aboutissant à un «ensemble hétérogène de notions non finalisées» cédant néanmoins à l'idée d'un déterminisme linguistique [210].

Afin d'illustrer l'hypothèse d'un paradigme cognitiviste à la française dont Guillaume serait en quelque sorte la figure tutélaire, M. Valette examine dans la cinquième et dernière partie de sa monographie l'œuvre de trois linguistes, succédant à Guillaume sans hériter nécessairement de lui. Après avoir posé le socle théorique commun aux trois savants, l'étude s'attache successivement à la sémantique énonciative conceptuelle de Pottier, à la neurolinguistique analytique de Toussaint et enfin à la théorie des opérations énonciatives de Culioli. Trois dépassements ou prolongements forts de spécificités marquées, qu'il s'agisse de la quête des invariants et de l'hypothèse d'un «mentaux» prélinguistique chez Pottier, de la critique et du dépassement matérialistes de Toussaint, ou enfin d'une formalisation adossée à une vaste réflexion épistémologique chez Culioli.

Si l'objectif de M. Valette était simplement de démontrer l'existence d'un paradigme pré-

**Compte rendu d'Antoine Gautier (Paris IV-Sorbonne)
pour la revue *Zeitschrift fur romanische philologie* (2009)**

cognitiviste «à la française», nul doute que son ouvrage y eût réussi, en ce que la réflexion épistémologique, richement informée, souligne très bien l'affinité des théories de Guillaume et de la génération suivante. Mais la monographie dépasse largement cette ambition historique; non seulement elle éclaire la psychomécanique du langage d'un jour neuf, loin du misonéisme dont l'a parfois taxée, mais elle constitue en outre une lecture très stimulante pour entrer dans les sciences cognitives et les épistémologies contemporaines, que la linguistique ne peut ignorer (ou feindre d'ignorer) plus longtemps.

ANTOINE GAUTIER